

XYZ. La revue de la nouvelle

C'est ma fête !

Hans-Jürgen Greif



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (2011). C'est ma fête ! XYZ. *La revue de la nouvelle*, (106), 30–36.

C'est ma fête !

Hans-Jürgen Greif

Pour Marie-Elisabeth Morf

UN MOIS AVANT NOËL, la discussion était animée. « Je sors si peu depuis que... enfin, vous savez ce que c'est. Je n'ai rien à me mettre. » Colette, la maman attitrée du bureau, émit un « tut-tut-tut » apaisant, puis : « Il y a des ventes partout. Chez Simons, j'ai vu hier un chemisier en soie blanche, avec un petit liséré au col en dentelle ivoire, très joli, pas cher du tout. Je l'aurais acheté pour ma fille, mais elle n'aime que le noir. C'est à la mode, à ce qu'il semble. » Lyne, Nicole et Gina hochaient vivement la tête. On pouvait se fier à Colette, qui dénichait toujours la meilleure affaire en ville. Josiane promit d'aller voir la chose : « Avec une jupe bleu marine, ça irait ? Talons hauts ? L'année dernière, au ministère du Revenu, tout le monde était en jean. Ici, il faut se mettre sur son trente et un. » Déjà treize heures trente. « C'est ça, les avocats aiment le chic, dit Colette. Hop ! les filles, on y va. Le travail ne se fait pas tout seul. »

Depuis cinq ans, Josiane, contractuelle, se promenait d'un poste à l'autre, d'un ministère à l'autre. Dès qu'elle commençait à s'enraciner quelque part, on la catapultait ailleurs, car il fallait en remplacer d'autres, au pied levé (maternité, épuisement professionnel, congé de maladie, préretraite), en attendant un retour ou une permanente qui allait prendre la relève sous peu. Elle se consolait : « Comme ça, je n'ai pas le temps de m'attacher. » L'an dernier, elle était restée pendant cinq mois au secteur des Finances, un record, trop longtemps pour ne pas tomber amoureuse de Robert, un économiste. Pourtant, les autres l'avaient prévenue : « Attention ! C'est un papillon. Il butine. » Trois mois plus tard, il l'avait lâchée pour une autre. Comme toujours après un échec de ce genre, Josiane avait déprimé, s'était reprise en mains juste

30 avant le transfert pour ce service où une équipe d'avocats

réglait des litiges en éducation. C'était sa quatorzième affectation, et toujours pas de permanence à l'horizon. Ça commençait à l'épuiser : tout reprendre à zéro chaque fois, assimiler la matière, l'administration en place, s'habituer à l'immeuble, aux patrons de tous acabits : des indifférents, des hautains, des gentils, des mous, des machos, des ignorants, des impolis, des obséquieux... Et aux collègues : des sérieuses, des nonchalantes, des intelligentes, des trop curieuses, des papoteuses, des fainéantes, des acariâtres, des chouettes...

« Par-dessus le marché, ce GD qui me tape dessus à la journée longue. Quel affreux jojo. S'il pouvait rester coincé dans l'ascenseur pendant huit heures, ou tomber malade, quel bonheur ! Mais non, je dois l'endurer, je tombe toujours sur les pires, je n'en manque pas un. Quand t'es pas permanente, tu te la fermes, sinon t'es vite dehors. » Josiane l'avait détesté dès que Colette le lui avait présenté : « Tu viens d'où ? Finances ? Faut se méfier, alors ; mais non, je confonds avec Revenu. Tu sais compter, je suppose ? »

M^e Gérard Dubé était le directeur de bureau. Milieu de la quarantaine, cheveu grisonnant, barbiche noire (teinte, disait Nicole, dont le mari usait du Grecian Formula ; « ça se voit tout de suite que c'est pas naturel »), petits yeux gris aux mouvements rapides derrière des lunettes à monture or, lèvres minces, dents jaunies par le cigare, embonpoint, trois-pièces foncé, chaussures de prix. Divorcé, trois enfants, dont son ex avait la garde exclusive. « Un tyran », avait dit Lyne. Et Colette de poursuivre : « Ça fait longtemps qu'il ne me fait plus peur. Mais crois-moi, je l'ai remis à sa place. Les autres aussi sont passées dans sa moulinette, sans se faire hacher fin. D'abord, on est permanentes, et puis, on est syndiquées. Alors, il peut s'essayer tant qu'il voudra. Dernièrement, il a réussi à écœurer un professionnel, qui a fichu le camp après trois mois. Nous, on espérait avoir celui-là comme patron, alors GD lui a fait des vacheries à n'en plus finir. Ils avaient des prises de bec extra, devant tout le monde. On aurait cru voir les plumes voler. Le patron est un crétin qui s'ignore. Et 31

dangereux avec ça. Je m'en vais en février. Vive la retraite. La Flo-ri-da pour le reste de l'hiver. »

Le premier jour, Colette avait présenté Josiane aux autres, l'avait aidée à s'installer dans son cubicule, lui avait montré le travail : classement, gabarits des documents à établir, envoi de courriels, dépannage quand l'informaticien n'était pas disponible, ce genre de choses. « Rien de nouveau, s'était dit Josiane. Ici ou ailleurs, c'est du pareil au même. Les visages changent, c'est tout. » Le deuxième jour, Josiane apprit à ses dépens qu'entre quatorze et quinze heures, il ne fallait pas déranger le patron parce qu'il se permettait une sieste après le resto, les pieds sur le bureau, bien calé dans son fauteuil. « Vous auriez dû m'avertir, dit-elle en sortant du sanctuaire, il m'a engueulée, vous pouvez pas savoir ! Malapprise, imbécile, ignorante, tout le dictionnaire des gros mots. À partir de maintenant, il m'a dans sa mire, qu'il dit. Ça commence bien ! »

La machine à café se trouvait dans une petite salle où elles se réunissaient pour le lunch. Le troisième jour, le patron arriva à son heure habituelle, au milieu de l'avant-midi, et laissa tomber en passant devant le bureau de Josiane : « Apporte-moi mon café. Touche de chocolat, demi-crème, sans sucre. » Il disparut dans son bureau, baissa les stores des murs vitrés, ferma la porte. « Qu'est-ce que je fais ? » demanda Josiane aux autres. Elles haussaient les épaules. Gina : « Nous, on a refusé. Si tu te braques, tu vas voir, il te tombera dessus, te lâchera plus. Il va t'emmerder parce que t'es contractuelle. »

Josiane lui apporta son café. Il prit une gorgée, fit la moue. « Trop de crème. Va m'en chercher un autre. » Ce qu'elle fit, le petit carton de crème à part. Elle lui demanda un dollar. Il ouvrit le godet, versa la quantité voulue. « Tu vois ? C'est pas sorcier. Ni plus ni moins. N'importe quelle imbécile est capable de faire ça, non ? » Il la congédia d'un geste comme s'il chassait une mouche. « Pour le prochain, tu sauras. » Elle sortit en fermant doucement la porte, se pencha au-dessus de la cloison de Colette. « C'est pas possible, chuchota-t-elle, de nos

32 jours, un patron qui se fait servir. On se croirait dans les

années soixante. Et il ne m'a pas payé son café. Je suis son paillason, peut-être ? » Colette la gratifia d'un regard triste. « T'es coincée, ma petite. Il cherche toujours quelqu'un sur qui taper. C'est pour se sentir important. »

Avec son sourire sans aménité, GD se promenait d'une alvéole à l'autre. « Il veut nous faire peur, disait Lyne, mais on s'en fiche. Il ne t'a pas encore demandé de taper ses rapports ? Ça viendra, garanti. »

Deux jours plus tard, peu après seize heures, le patron l'appela. Il voulait son café. Ensuite il lui donna un appareil d'enregistrement lilliputien. « À l'avenir, tu m'apportes toujours deux serviettes avec le café. Et ça, tu me l'écris ce soir, c'est urgent. Faut que le rapport parte pour en haut demain matin, première heure. » Les bureaux fermaient quelques minutes plus tard. Ce travail tombait mal, Josiane avait rendez-vous chez le médecin. « T'es malade ? On dirait pas, en chair comme t'es. Annule. C'est important, mon rapport. » Il rayonnait en voyant la panique dans les yeux de la jeune femme. « Mais, monsieur, je ne peux pas annuler. Six mois pour avoir un rendez-vous ! » Il refit le geste qu'elle connaissait : « Si t'es malade, apporte-moi une attestation du médecin. Aujourd'hui, tu restes. T'es la dernière entrée ici, puis t'es pas syndiquée, que je sache. »

Josiane téléphona à la clinique. À vingt heures, elle avait terminé. GD l'attendait. Quand elle déposa la douzaine de pages devant lui, il la fit attendre, debout, lisant lentement. Il savourait son texte, se flattant la barbiche, découvrant ses jaunes incisives quand il encerclait des bouts de phrase. « T'écoutes mal, je parle *distinctement*. Tu me prends pour qui ? C'est complètement de travers, corrige-moi ça. En plus, c'est pas le bon gabarit. Vérifie-le, puis tu recommences. Faut que ce soit prêt ce soir, sans faute. » Elle avait envie de pleurer, de jeter ces maudites feuilles en l'air, de sortir en claquant la porte pour ne plus remettre les pieds dans ce fichu bureau. À temps, elle se rappela un conseil : inspirer profondément trois fois avant de réagir.

Les écouteurs coincés dans les oreilles, elle reprit l'enregistrement, suivit le texte sur l'écran. La voix, déformée par 33

l'appareil de mauvaise qualité, lui sciait les tympans. Avec un stylo-feutre rouge à grosse pointe, GD avait encerclé quantité de mots, de bouts de phrases. Les feuilles avaient l'air de saigner. Josiane revenait en arrière, quatre, cinq fois, corrigeait. Plus elle écoutait cette voix, plus elle se crispait. Bientôt, son dos lui parut être de béton, ses épaules aussi. « Il va me rendre malade, ce baveux. » À la fin, il lui restait une dizaine de mots impossibles à identifier. Josiane se leva avec un affreux mal de tête, frappa à la porte du patron. Pas de réponse. Parti. Elle retourna à sa table de travail, s'assit, éclata en sanglots. « Une crise de nerfs. Il aimerait ça, me voir dans cet état. D'abord il me force à annuler mon rendez-vous à la clinique, puis ça. C'est inhumain. Son paillason. Salaud ! »

Josiane réimprima le texte, laissa en blanc les termes qu'elle ne pouvait comprendre, rentra. Il était vingt-deux heures passées quand elle appela Colette, qui émit des « tut-tut-tut » à n'en plus finir, puis lui conseilla de demander une réaffectation. « Si tu ne fais pas quelque chose, il aura d'abord ta santé, ta peau ensuite. Mais crois-moi, tes chances sont minces de trouver autre chose. Contractuelle... ça ne marche presque jamais. Dans ton cas, hum ! essaie. Dès demain. Et dors, si tu peux. Dis-toi qu'il ne vaut pas le cuir sur lequel il est assis. »

Le lendemain matin, Josiane consulta le bulletin d'offres et la Direction des ressources humaines. Elle envoya trois demandes d'affectation. À peine les messages étaient-ils expédiés que GD entra, fonçant droit sur elle : « L'as-tu fini, mon rapport ? » Calmement, elle lui répondit qu'elle avait presque terminé, mais qu'il était sorti avant qu'elle ait pu le consulter. « Tu me reproches d'être parti parce que t'es trop lente, inefficace, parce que tu peux même pas transcrire un enregistrement ? Faut-il être niaiseuse et bête ! C'est du *basic* que je te demande, du *basic* ! » Il prit le paquet de feuilles, le rapporta après quelques minutes, dit tout haut dans le silence du bureau : « Adjointe administrative ! Pfff ! Ça comprend même pas ce que dit son patron ! Aurais-tu mieux fait ailleurs ? Dans

34 une usine, à vider des poulets, ou dans un motel comme

femme de chambre... Mais pas secrétaire dans un ministère, tout de même ! » Il rentra dans son bureau, claqua la porte : le dégoût devant la sottise humaine.

Josiane s'était effondrée. Colette : « Il aime ça, voir pleurer les filles. Un sadique qui se venge sur toutes les femmes parce que la sienne l'a plaqué. N'y fais plus attention, sinon tu ne tiendras pas le coup. Sur l'heure du midi, on va aller chez Simons pour ton chemisier. Ça va te remonter le moral. C'est moi qui lui donnerai le rapport. Ne t'inquiète pas. »

GD s'acharnait sur Josiane. Chaque jour, il lui prouvait combien elle était idiote, inapte, crétine. Cette voix aigre, agressive, ces lunettes miroitantes, ces yeux fureteurs, sans cesse à la recherche d'une faille, cette eau de Cologne... Tous les soirs, elle se disait : « Je m'en vais. C'est trop. Je suis déjà malade. » En effet, le matin, elle vomissait son petit-déjeuner. Le midi, elle mâchouillait une salade et, le soir, rien qu'une tranche de jambon. Elle ne voulait plus aller à la fête de Noël. Savoir que le patron serait là lui donnait la nausée. Lyne : « Au contraire, si tu n'y vas pas, ça lui prouvera qu'il t'a eue. Faut que tu viennes. Il y aura tout le département, au complet, même le grand boss et son adjoint. Personne ne doit manquer ça. » Bien qu'elle ne s'en sentît pas la force, elle promit d'en être.

La fête avait lieu au dernier étage, dans un grand salon. Deux arbres de Noël, service de traiteur, blanc, rouge, jus de fruits, eau minérale, musique en sourdine. Un monde fou. « Tu verras, il filera doux comme un agneau. Le boss est là, le grand blond, M^e Saint-Onge. » Josiane pensa : « Imposant, l'autorité incarnée, bel homme, il a l'air d'un juge. » Soudain, derrière elle, la voix de GD : « J'en prendrais encore, c'est bon. » Le serveur présenta son plateau à Josiane : « Vol-au-vent aux crevettes ? » Elle se servit, c'était brûlant, la sauce débordait. « Où sont les serviettes ? » criait GD derrière son dos. Hé, tu m'apportes une, non, deux serviettes, comme d'habitude ? » Elle fit comme si elle n'entendait pas. « Ben, alors... » Sur la manche de son chemisier neuf en soie blanche, la dentelle ivoire au cou, GD passa, de l'épaule au coude, sa patte grasseuse. *Sainte* 35

nuit venait de s'achever. Josiane, qui s'était brûlé un doigt sur son petit four, avait poussé un cri. Des têtes se tournèrent ; le geste de GD fut remarqué. Très pâle, Josiane tourna les talons, prit le chemin des ascenseurs.

Fin janvier, GD avait rendez-vous avec M^e Saint-Onge. Dans l'antichambre, il se trouva devant Josiane, assise au bureau. « Je savais pas où tu étais passée. Une promotion, à ce que je vois. Tu m'annonces ? » Alors, avec un regard et une intonation où se mêlaient étonnement et innocence, elle demanda :

« Je vous connais ? »